

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, rue Taciel.  
De 3 à 9 heures du soir rue Uruguay 20.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en las talleres de la imp. LATINA.

## COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Lubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

## ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.50
Trois mois	\$ 3.00	\$ 4.50
Six mois	\$ 5.50	\$ 8.00
Un an	\$ 10.00	\$ 15.00
Número du jour	\$ 0.01	
ancien	\$ 0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

## La Conférence

DU COLONEL MONTEIL

Paris, le 21 septembre.

La salle du Grand-Théâtre avait, hier soir l'aspect des grandes soirées, et le public nombreux qui se pressait du parler aux troisièmes montrant quel intérêt s'attachait à la conférence de M. le colonel Monteil sur le domaine colonial de la France.

Le conférencier, après avoir été présenté, en termes élogieux, par M. le président du congrès, le prince d'Arenberg, a fait tout d'abord un exposé très net du sujet qu'il se proposait de traiter indiquant qu'aux heures de recueillement de 1871 à 1878, la France ne pouvait pas compliquer sa situation intérieure par des incursions extérieures et que la politique coloniale de la République n'a réellement commencé qu'en 1878.

Or, de 1878 en 1898, dans une période de 20 ans le domaine colonial de la France s'est augmenté de territoires dont il suffit de dire le nom pour en indiquer l'importance: la Tunisie, le Soudan, le Tonkin, Madagascar et les îles du Levant. Le colonel Monteil examine ensuite l'extension de nos anciennes colonies. La Guyane dans l'Amérique; Taïti dans l'Océanie; l'Inde et la Cochinchine dans l'Asie; le Congo dans l'Afrique.

Le conférencier s'attache surtout à démontrer la ténacité patriotique de ceux qui se sont voués à cette œuvre et qui, ayant à combattre, dès le début, une opinion hostile, un Parlement rebelle à toute extension coloniale, sont parvenus cependant à obtenir les résultats importants qui font l'honneur de la France.

L'exposé fait par M. le colonel Monteil est précis et attachant à la fois par l'allure patriotique que prend la conférence et il ne tarde pas à intéresser vivement les auditeurs qui applaudissent à plusieurs reprises l'orateur. A l'aide de projections lumineuses, de cartes, M. le colonel Monteil fait passer sous les yeux du public tout le domaine colonial de la France, en précisant les points intéressants; ceux qui ont soulevé des difficultés, ceux qui constituent les conquêtes pacifiques de nos vaillants explorateurs. Et, de temps en temps, avec une franchise toute patriotique, M. le colonel Monteil critique, comme pour le Congo, les îles du Levant, les concessions, ont été faites par le gouvernement français aux prétentions de l'Angleterre.

La partie de la conférence qui avait trait à la vallée du Nil, à nos possessions du Soudan, a amené M. le colonel Monteil à parler de la mission Marchand dont la situation difficile occupe si vivement l'opinion. L'exposé de cette question a été faite par le conférencier avec une franchise qui a soulevé à maintes reprises les applaudissements répétés de l'auditoire. Comme nous l'avait dit quelques heures avant M. Bonvalot, M. le colonel Monteil a affirmé publiquement que la mission Marchand est une œuvre de gouvernement et non une entreprise particulière. Cette préoccupation d'assurer sur le Nil majeur la domination de la France ne date pas d'hier.

M. le colonel Monteil explique qu'en 1893, M. le président Carnot lui avait confié cette haute mission dans un but bien déterminé, vers un objectif fixe. Cette expédition s'était organisée à Loango tout était prêt lorsque pour une cause qu'il ignore, M. le colonel Monteil fut rappelé. Deux ans après on reprit l'œuvre momentanément abandonnée et le conférencier affirme que les officiers à la tête desquels se trouve le capitaine Marchand sont de taille à mener à bien; ils le connaissent, ils ont fait partie de son état-major et possèdent toutes les qualités pour obtenir les meilleurs résultats.

L'œuvre du capitaine Marchand, dit en substance M. le colonel Monteil est une œuvre de gouvernement, elle doit rester entière. Je ne sais pas, je ne veux pas savoir quelles décisions prendra le ministre des affaires étrangères, mais j'ai confiance car, devant le pays, reculant maintenant, serait de l'imprudence et si jamais il arrivait que l'on abandonne cette glorieuse conquête ce serait la plus désastreuse des décisions, la plus déplorable manœuvre d'apartir de suite qui affaiblirait notre autorité dans tout le domaine colonial.

Cette déclaration est soulignée par de longs applaudissements.

Le conférencier, continuant son exposé, de nos conquêtes coloniales, fait passer sous les yeux de ses auditeurs, à l'aide de projections lumineuses, les troublants paysages du Soudan et du Congo, et les sites les plus intéressants de cette île de Madagascar, à la conquête de laquelle le général Metzinger a si puissamment contribué, et qu'organise si intelligemment un autre soldat le général Gallieni. Le public fait au général Metzinger assis à un angle de la scène, une véritable ovation. La conclusion de cette conférence a été particulièrement intéressante. M. le colonel Monteil a indiqué que l'exploitation de notre domaine colonial doit être poursuivie avec plus de patriotisme.

Les résultats jusqu'à ce jour n'ont pas été ce qu'ils devaient être, puisque de 1878 à 1898 le chiffre d'exportation coloniale ne s'est élevé de 360 millions qu'à 500 millions environ. La France après avoir fait l'éducation mo-

rale de ses enfants en ce qui concerne les colonies doit faire leur éducation pratique, il ne faut pas que les colonies constituent un exutoire pour les déclassés et les fonctionnaires en quête de sinécures et il ne faut pas surtout après avoir fait tant de sacrifices pour la conquête de ce domaine, laisser accaparer ces marchés par les étrangers.

Cette conclusion a été vivement applaudie par l'auditoire et M. le Président, M. le prince d'Arenberg, n'a qu'à constater les applaudissements pour être l'interprète du public, en remerciant le conférencier.

PALLIÉS.

## AFFAIRE DREYFUS

Paris, 19 septembre.

On lit dans le «Temps»: Quelques journaux annoncent que le général Zurlinden, avant de quitter le ministère de la guerre, avait eu le dessein de faire poursuivre le colonel Picquart, au sujet du petit bleu, et qu'il avait parlé de ce dessein au conseil des ministres nous ne croyons pas que le fait soit exact et qu'il ait jamais été question dans une réunion de ministres de pareilles poursuites. Nous pouvons ajouter ce détail ignoré: «Lorsque, au mois de février dernier, le conseil d'enquête devant lequel comparut le lieutenant-colonel Picquart eut remis aux mains du gouverneur de Paris la décision qui frappait le colonel, le général Zurlinden, en la transmettant au ministre de la guerre, insista auprès du général Billot pour que la décision du conseil d'enquête n'eût pas plein effet, il paraissait au général Zurlinden, gouverneur de Paris, que les quarante-cinq jours d'arrêt subis au Mont-Valérien par le colonel Picquart étaient une punition suffisante pour les actes qu'on lui reprochait.

«La Liberté» donne de sages conseils de calme et de patience. «La situation est, dit ce journal, d'une netteté et d'une clarté qui ne laisse plus de place aux orageuses agitations et aux violentes polémiques par lesquelles on a dénaturé et envenimé l'affaire dont l'opinion est si profondément possédée.

«Saisi régulièrement d'une demande de révision d'un procès criminel, à la suite d'incidents qui ont vivement ému le sentiment public, le gouvernement soumet la question aux autorités judiciaires compétentes, constituées par la loi dans le but de prononcer sur les litiges de cette nature. Ces autorités sont la Commission de révision établie au ministère de la justice comme pouvoir consultatif, et la cour de cassation comme pouvoir juridique supérieur.

«C'est à elles seules qu'il appartient de décider souverainement. Il leur remet les pièces et se borne à leur dire: «Voyez et jugez», et c'est tout. Il ne leur dit pas, il ne peut pas leur dire: «L'accusé dont il s'agit de vérifier le dossier est coupable ou est innocent», il leur dit seulement: «Examinez s'il y a eu ou s'il n'y a pas eu dans l'affaire qui vous est soumise, les vices de forme et des irrégularités de procédure qui réclament une nouvelle instruction judiciaire.» Et, en effet, nous ne nous lassons pas de le répéter, depuis le commencement de ce dramatique procès, il n'y a pas autre chose au fond des complications passionnantes que l'esprit de parti y a mêlées: ce n'est, ce n'a jamais pu être qu'une pure question de droit, un débat d'ordre judiciaire auquel la politique devait rester et devrait rester, maintenant surtout, complètement étrangère.

«Et bien! la procédure de révision a remplacé le débat sur son véritable terrain; elle a rendu au pouvoir judiciaire, seul compétent, la plénitude de son autorité pour statuer sur un point qui lui appartient sans partage. Il a le droit d'exiger qu'on le laisse, dans toute l'indépendance de sa conviction, apprécier la question légale qui lui appartient tout entière et ne pas lui troubler ses consciences délibérantes par la violence des polémiques, les agitations de la tribune et les sordres de la rue».

La «Libre Parole» dit que le commandant Esterhazy, qui est, en effet, à Londres, hier pour des affaires personnelles, et qui a quitté aujourd'hui cette ville, s'inscrit en faux contre les propos qui lui sont prêtés dans «l'Observateur» et qui sont aussi imaginaires que les autres détails contenus dans cette information.

## La Circulation du Frano

Quand les économistes s'en mêlent ils mettent en lumière certaines choses auxquelles personne ne pensait et qui, tout de même paraissent fort intéressantes.

Voici, par exemple, quelques considérations assurément inédites sur la circulation du franc: qu'étudie un observateur distingué, M. Skarab, dans un très instructif ouvrage qui a pour titre: «L'éclo général de la circulation».

Supposons, écrit cet auteur, qu'une pièce d'un franc soit remise dans la matinée de la première journée par un habitant de la capitale, à une latitude

en échange du lait qu'elle apporte au marché, que celle-ci l'emploie tout de suite à acheter un mètre de toile, que le marchand de toile avec cette même pièce fasse ses provisions de viande que le boucher la dépense dans la boutique d'un marchand de vin; que celui-ci l'emploie à l'achat de bouteilles; que le marchand de verres la dépense en pain; le boulanger en bois et que le marchand de bois la conserve pour une dépense à venir, et la laisse sans emploi dans le courant de la journée suivante.

La différence des services rendus par cette pièce de monnaie dans le courant de deux journées est très sensible, et peut être exprimée par des chiffres, car elle est comme 7 à 1.

Dans la première journée, la pièce de un franc fait la fonction de sept francs, parce qu'elle a servi à faire sept achats consécutifs, au lieu que dans la seconde, elle n'a représenté qu'une unité dans les mains du marchand de bois.

Si celui-ci n'en a pas fait usage le second jour, on peut même dire, avec raison que, pour la société, en général, la différence est comme 7 à 0, parce qu'étant restée inactive dans les mains du marchand de bois, elle n'a pas rempli sa fonction «d'instrument d'échange», et l'effet est le même que si elle n'eût pas existé.

Ce qui revient à dire que les gens susceptibles de rendre de véritables services à la circulation augmentent ainsi la richesse d'un pays par le mouvement continu et rapide des valeurs représentatives de sa production—sont ceux qui savent dépenser l'argent aussitôt qu'il tombe dans leurs mains.

Quelle réhabilitation pour ces pauvres prodigues si généralement voués à l'animadversion des familles!—E.

## Les Néréides

J'ai dans ma chambre une aquarelle B zarre, et d'un peintre avec qui Maître et rime sont en querelle, —Théophile Kniatowski.

Sur l'écume blanche qui frange Le manteau bleu de la mer Se groupent en bouquet étrange Trois nymphes, fleurs du gouffre amer.

Comme des lys noyés, la houle Fait dans sa volute d'argent Danser leurs beaux corps qu'elle roule, Les élevant, les submergeant.

Sur leurs têtes blondes, coiffées De perles et de roses, Elles mènent, coquettement fées, L'écrin et la flore des eaux.

Vidant sa nacre, l'huître à perle Constelle de son blanc trésor. Leur gorge, où le flot qui déferle Suspend d'autres perles encor.

Et, jusqu'aux hanches soulevées Par le bras des Tritons nerveux, Elles luisent, d'azur lavées, Sous l'or vert de leurs longs cheveux.

Plus bas, leur blancheur sous l'eau bleue Se glaced'un visqueux frisson, Et le torse finit en queue, Moitié femme, moitié poisson.

Mais qui regarde la nageoire Et les reins aux squameux replis, En voyant les bustes d'ivoire Par le baiser des mers polir?

A l'horizon, piquant mélange De fable et de réalité, Paraît un bateau qui dérange Le cœur marin épouvanté.

Son pavillon est tricolore; Son tuyau yomil la vapeur; Ses haubois fouettent l'eau sonore, Et les nymphes plongent de peur.

Sans crainte elles suivraient par trou-lpes

Les tirrèmes de l'Archipel, Et les dauphins, arquant leurs croupes, D'Action attendaient l'appel.

Mais le steamer avec ses rones, Comme Vulcain battant Vénus, Soufflerait leurs rondes joues Et meurtrirait leurs membres nus.

Adieu, fraîche mythologie! Car le bateau passe et, de loin, Croit voir sur la vague élargie Une culbute de marsouin.

TWÉ.

## Corentino]

Nous venions de traverser l'étroit vallon de Kerloch, dont le sol moult roux va parmi les méyanthes, les roses et les reines des prés, se jeter dans l'anse de Dinant. Ce vallon solitaire semble habité uniquement par les rouges-gorges et les merles. Sur l'un des versants, le manoir de Lescot regarde, au-dessus des châtaigniers et des chênes, surgir d'un massif d'ormes les toits du manoir de Gwenn-Dour qui lui fait vis-à-vis. Le site est très pastoral et verdoyant. On y croirait à dix lieues de la côte, et cependant, en prêtant l'oreille, on peut entendre de là, quand souffle le vent d'Ouest, la sourde respiration de la mer, distante seulement de deux kilomètres.

—Comme nous longions la lisière des bois de Lescot, notre attention

fut attirée par la forme singulière d'une table de granit, qui se détachait sur la broussaille verdoyante de la forêt;

—Tiens, un dolmen!

En nous approchant, néanmoins, nous reconnûmes que le prétendu dolmen était un monument funéraire. Il consistait en une épaisse dalle armoriée, couchée sur un massif de maçonnerie que revêtaient quatre autres dalles posées sur champ, et décorées également d'écussons rongés de lichens. Le temps avait donné au tout une patine noire qui en complétait la physionomie étrange.

A ce moment, un paysanne déboucha d'un sentier voisin. Nous essayâmes de l'interroger sur l'origine de ce tombeau et sur ce qu'on en pensait dans le pays. Mais les Bretons ne sont guère communicatifs, et cette femme ne put ou ne voulut rien nous dire. Heureusement, la fermière de Gwenn-Dour, que nous questionnâmes aussi en rentrant se montra moins réservée. Elle parlait le français couramment et bavardait volontiers. Ce fut d'elle que je tirai brin à brin les rudiments de l'histoire suivante que j'ai tâché de reconstituer de mon mieux.

Lors de l'affaire de Quiberon, le 21 juillet 1795, au moment où la division de Sombreuil, décimée et acculée à la mer, fut contrainte de déposer les armes, Yves de Rivoalen, gentilhomme corvauillais, qui avait servi comme officier à l'armée de Condé, se jeta à la nage plutôt que de se rendre, et put gagner une chaloupe vide et désarmée, qui l'emporta à la dérive dans la direction de l'anse de Pouldu. Là, il eut la chance de rencontrer une barque de pêche manœuvrée par deux hommes et un moussaillon, qui le prirent à leur bord. Ces pêcheurs étaient des gens de Camaret qui tentaient à leur port d'atache.

Rivoalen était lui-même né aux environs de Châteaulin et avait des amis dans la paroisse de Crozon. Il se confia à ces pêcheurs, leur conta son aventure, et obtint d'eux qu'ils le débarqueraient dans l'anse de Dinant. En effet, vers trois heures de la nuit, par un joli clair de lune, la barque mouilla à cent toises de l'estuaire, et l'officier aborda à la nage sur la grève. Au petit jour, il s'orienta et, sûr de ne faire aucune fautive rencontre en ce pays désert, il remonta le vallon de Kerloch, afin d'atteindre le manoir de Lescot, qu'habitait un sien arrière-petit-cousin, nommé Tanguy de Rostudel.

Vers les huit heures du matin, M. de Rostudel dormait bêtement à côté de sa jeune femme Corentine, quand il fut éveillé par le tintement d'une poignée de sable lancée contre ses vitres. Il se frotta les yeux, ouvrit la fenêtre et aperçut dans le courtill son petit-cousin Rivoalen, qu'il eut grand-peine à reconnaître, tant l'eau de mer, les fatigues et les marécages de Kerloch l'avaient mis en piteux état. —Cinq minutes après, ils étaient dans les bras l'un de l'autre et se baignaient fraternellement les joues.

Bien que Rivoalen eût quinze ans de moins que M. de Rostudel, ils avaient jadis vécu intimement comme oncle et neveu, et ne s'étaient guère quittés jusqu'à l'époque où l'un avait jugé propos d'émigrer pour s'enrôler dans l'armée de Condé. Tanguy, lui, ne se souciait point de s'expatrier, il s'était marié avec la fille d'un gros bourgeois de Crozon, administrateur tranquillement son domaine de Lescot, sans autre passion que la pêche ou la chasse, et, désireux avant tout de vivre en paix, il se maintenait en bons termes avec la municipalité républicaine de Crozon.

Il n'en fit pas moins un cordial accueil à son parent. Son premier soin fut d'emmener Rivoalen dans la chambre d'ami. Il lui apporta du linge blanc, lui fit troquer son uniforme en loques contre des vêtements moins dépenaillés et aussi moins compromettants. Lors que Madame Corentine de Rostudel descendait de sa chambre à coucher, jolie comme une rose de haie et allègre comme une alouette, Tanguy lui présentait le cousin Yves rasé de frais, poudré et tout à fait à l'aise dans les habits de son hôte.

Ils furent bientôt tous les trois les meilleurs amis du monde, et les journées coulaient ainsi agréablement, égayées par la compagnie de Corentine.

Cette Corentine était une brunette de vingt-deux ans, souple et mince comme un brin d'osier. Il y avait peu de pensée sous son front étroit, mais beaucoup de tendresse dans ses yeux d'un bleu foncé—une tendresse rêveuse et qui semblait mal satisfaite!—Le nez était coquettement retroussé; les lèvres, humides et naïvement sensuelles. Elle avait dans ses façons avec Rivoalen je ne sais quoi de familier et de câlinement enfantin, qui le troublait et le charma à la fois. Elle prenait grand plaisir à sa société et le lui marquait avec un abandon qui n'était point sans pitié.

Yves avait trop l'expérience des femmes et de la galanterie pour ne pas deviner que Corentine le trouvait plus à son goût qu'un mari déjà mort et de tourner assez vulgaire. Rostudel pratiquait l'amour en chasseur—c'est-à-dire sans pitié et égoïste, ment, sans s'inquiéter si le brusque plaisir qu'il y prenait était également partagé par celle qui le subissait. Rivoalen avait l'intuition de l'état d'esprit de la jeune femme et pouvait s'empêcher, en son par-dedans, de songer qu'il serait délicieux d'apprendre à

cette sensible et affriolante Corentine une autre musique plus voluptueuse et savante que l'insipide ritournelle conjugale.

Toutefois, sa loyauté de gentilhomme et sa délicatesse répugnaient à cette trahison envers un parent qui lui avait donné si généreusement une dangereuse hospitalité. Il se tenait donc sur ses gardes et se défendait de son mieux contre les tentations du Malin.

En ces cas-là, le seul remède est de fuir, mais Rivoalen n'eut pas ce courage. Les tête-à-tête quotidiens avec une femme jolie et imprudente triomphaient finalement de ses scrupules. Son séjour à Crozon, dans le monde passablement corrompu de l'émigration, avait déjà singulièrement modifié ses principes sur la matière. Là-bas, on ne croyait guère à la fidélité conjugale; on la pratiquait si peu qu'Yves y avait enduré sa conscience et perdu une notable portion de son respect pour l'institution du mariage.

Pendant les absences de Rostudel, Rivoalen et Corentine se promenaient fidèlement dans la campagne de Crozon et visitaient parfois, à marée basse, les curieuses grottes creusées dans la falaise. Ils s'asseyaient tout au fond des excavations, sur un sable doux et contemplaient, à travers les bizarres échancrures du granit, la mer qui blanchissait au loin sur la grève et montait avec un chant cadencé, semblable à une caresse.

La mer est une grande entremetteuse; sa voix de sirène, ses acres parfums trahissent les desirs et amoindrissent les volontés. Un jour, il arriva qu'Yves, grisé par les yeux enjôleurs de son hôtesse, le lui exprima avec tant d'éloquente vivacité que Corentine tomba dans ses bras et s'abandonna tout entière...

Durant plusieurs semaines, il rassasièrent à leur air leur fringale d'amour, sans que Rostudel se doutât de rien. Pourtant, un soir d'automne, qu'il revenait au manoir en longeant les lisières du bois de Lescot, il perçut à travers les ramures un insolite bruit de baisers, et, s'avançant avec précaution, il vit, non sans une stupeur cruelle, sa femme et son cousin qui s'embrassaient à bouche pleine le fruit défendu. La colère lui coupa la parole; puis, comme il calmait son fureur sournoise sous l'indignation, s'éloigna sans tapage, mais jura de se venger féroce de l'injure qui lui était faite.

A quelques jours de là, il proposa à Yves et à Corentine une promenade aux roches de Dinant. Ils gagnèrent tous trois, à travers la lande, les hauteurs d'où l'on domine un formidable massif rocheux qui se dresse dans la mer comme un antique château-fort, avec ses ponts, ses tours crénelées et ses bastions croulants. Les deux jeunes gens avaient atteint les premiers la crête de la falaise, et Corentine, effrayée de se trouver au bord de ce mur à pic, dont la mer étalée battait furieusement la base, avait saisi instinctivement la main de Rivoalen.

Alors, tandis qu'ils s'exaltaient sur la sauvage beauté du paysage, Rostudel se glissa doucement derrière eux et par une brutale poussée, les précipita ensemble dans le vide. Ils n'eurent même pas le temps de jeter un cri.

Quand ce fut fini, Tanguy de Rostudel se leva, épousseta ses genoux et content de son œuvre, il courut à Crozon où, d'un air altéré, il fit au juge du district la déclaration de l'affreux accident qui venait de dévorer à la fois son ami et sa femme.

Tanguy a épousé sa sévante et vit sans remords.

## THÉÂTRES

Le théâtre français à Montevideo

Tous ceux de nos compatriotes avec qui nous avons causé hier, ont cru voir dans la chronique théâtrale de deux journaux de notre ville, une hostilité marquée contre la bonne petite troupe française que nous avons l'honneur de posséder depuis samedi dernier. Certains ont même cru deviner dans les sus-dites chroniques, une sorte de parti-pris contre ce qui se rattache à la France, ou tout au moins à la langue française.

Nous n'y avons vu quant à nous et on ne saurait y voir autre chose, que la trace de sottises prétentions et une légèreté sans conséquence dont on ne saurait garder rancune aux journaux, bien innocents au fond, qui ont consenti à laisser publier des élocutions dignes tout au plus, de débutants dans le journalisme.

Nous ne devrions même pas relever les inepties qui ont si fortement indigné ceux qui, en se dépoissant de toute espèce de snobisme, sont allés comme nous à Cibils, tout bonnement, tout franchement pour y écouter notre chère langue, tire sans contrainte et s'amuser sans arrière-pensée, tout en applaudissant les modestes mais consciencieux artistes de Forlet.

Quoique puissent en dire certains de nos confrères, qui en ne voyant pas figurer sur l'affiche les noms de Coquelin et Jane Hading ont daubé de parti pris sur notre troupe, nous tenons à déclarer pour rassurer ceux de nos compatriotes qui attachent quelque importance à ce qui a été écrit contre leurs sentiments, que les artistes que nous avons tant ap-

plaudi samedi et dimanche sont de beaucoup, mais de beaucoup, supérieurs à certains comédiens étrangers, que les mêmes journaux ont naguère fortement encensés.

Que la troupe de Forlet soit sans prétentions, nous n'en disconvenons point, mais que les artistes dont elle est composée soient sans valeur, cela n'est pas admissible.

Ce n'est pas sur la scène de Montevideo qu'ils sont venus consacrer leur réputation artistique, non, loin de là. Nous avons connu de Beaucourt en France, en Belgique, nous l'avons vu plus tard en Russie et partout où il est allé, les éloges ne lui ont pas manqué. Nous avons vu Mlle Billy à Paris, aux Menus Plaisirs, plus tard à Pétrobourg et certes elle a toujours tenu une place très honorable dans les théâtres où nous l'avons applaudie.

Quant aux autres artistes ne sont-ils pas tous assez connus à Buenos-Ayres, pour qu'il soit nécessaire de dire quelque chose à leur sujet?

La troupe de Forlet est malgré tout modeste c'est vrai, mais elle nous suffit à nous, et nous les applaudirons quand, comme samedi et dimanche ils rempliront leurs rôles consciencieusement et même très-intelligemment comme ils l'ont fait.

Mais pour être modestes notre troupe vaut certainement beaucoup plus que certaines autres venues ici à grand renfort de grosse caisse, avec un nom, un seul nom, qui il faut l'avouer, suffisait parfois pour remplir la salle.

Mais le reste ne valait pas grand chose & cependant leur a-t-on tressé ici autant de guirlandes!

Que de fois, n'avons nous pas souri, en allant le lendemain d'une représentation où nous avions assisté bien par devoir, des articles diaphaniques où l'on vantait le talent de certains pîtres, dont on ne voudrait point chez nous à Bordeaux, même pas pour figurer sur les tréteaux de la plus modeste des barbaques aux Quinconces!

Mais voilà, ces pîtres ne parlaient pas en français et dame, tout le monde ici, même quelques-uns de ceux qui sont chargés d'écrire les comptes rendus de certains journaux, ne comprennent pas notre langue!

Voilà ce que nous avions à dire au sujet de notre troupe. Elle mérite certes, la protection de notre colonie dont soit dit en passant nous n'avons pas vu certains membres au théâtre retenus qu'ils étaient, chez eux, sans doute par pur snobisme!

Le mot que nous venons d'employer nous rappelle un si joli article du «Courrier de la Plata» de Buenos Aires! Il traitait absolument le même sujet qu'il nous occupe, aussi combien regrettons-nous de ne pas l'avoir sous la main. Nous le chercherons, c'est le cas, où jamais de le publier.

## NOS ÉCHOS

## Teatro Cibils

Compañía Francesa de comedias y vaudeville—Direccion: L. Forlet.

Dias de funcion: Jueves, Sábado y Domingo

JUEVES 20

Comedia en 3 actos por Ernest Blum y Raoul Toché, «Madame Mongodini»

A las 8 1/2 en punto.

Législatif.—Le Conseil d'Etat a autorisé le Pouvoir Législatif pour convertir en dette publique les Certificats de Trésorerie dont le montant s'élève à la somme de 5,017,400 piastres avec les bonifications comprises. Le service d'intérêts sera bi-mensuel, et le premier coupon payable le 1er décembre prochain. Le décret qui crée cette dette, a paru hier.

L'Etat Major a publié hier aussi, un ordre du jour, par lequel il ordonne aux chefs de corps de ne faire aucun enrôlement de militaires que pour un terme de trois ans, et les contrats à partir de novembre 1897 stipulant des enrôlements plus courts devront être assujettis à cette disposition.

—Les obsèques du général Perez ont eu lieu ce matin. Les honneurs ont été rendus par les 4 bataillons de la garnison et le Plant d'Artillerie.

Une affluence considérable a accompagné les restes du général au cimetière rendant ainsi un témoignage éloquent aux vertus civiques qui ornaient le caractère de l'illustre citoyen que la république vient de perdre.

On a célébré aussi à l'Eglise métropolitaine les funérailles du Docteur Ramirez Tout ce que Montevideo renferme de plus notable a fait acte de présence, et a tenu à faire cette démonstration de deuil à la mémoire du docteur Ramirez dont le souvenir sera pieusement conservé dans le cœur de tous ceux qui purent apprécier ses nobles qualités et son intelligence d'élite.

Dans la soirée vers 10 heures hier au restaurant de la rue Yacaré un crime a été commis. Après une partie de jeu entre des italiens, une violente dispute ne tardait pas à s'élever, et l'un d'eux recevait trois coups de couteau dont un à laine très dangereuse. La police ne tardait pas à arrêter l'auteur de ce méfait, et à faire transporter à l'hôpital la victime dont l'état est des plus graves.







(à suivre),